

Le Rigaut de Bitton

Robert Lévesque

Numéro 81, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2020). Compte rendu de [Le Rigaut de Bitton]. *L'Inconvénient*, (81), 68–71.

Le Rigaut de Bitton

ATELIERS **Robert Lévesque**

En voyant, en lisant un titre pareil, en se le prononçant à mi-voix, *Le Rigaut de Bitton*, le plus mariolle des lecteurs – en gai phonéticien – pensera tout de go à un *ragoût de mouton*, n'est-ce pas ? Pour sûr, car... en tout état de cause, comme le chantait le Bison ravi, *on n'est pas là pour se faire engueuler* ; le cher Boris Vian, un enfant de Dada né en 1920 (il aurait cent ans aujourd'hui) et qui, comme eux, les dadaïstes de ces années 20 du siècle dernier – les nôtres seront moins folles... –, se jouait de tout et aussi bien de la java des bombes atomiques, s'inventant un oncle, un *fameux bricoleur*, qui se bidouillait une bombe A à petit rayon d'action en sachant très bien, pas folle la guêpe !, que *l'important c'est l'endroit où s'quell' tombe...*, en l'occurrence dans sa *cagna*, à ce tonton bricolo, là où, attirés par la rumeur, seraient venus en curieux *tous les grands chefs d'État*... Boom ! Les régimes – de fer, de droit, de bananes – simultanément étêtés !

Mais laissons le ragoût de mouton sur le feu doux, car j'ai plutôt à vous causer non pas de cuisine et d'attentat mais de littérature et d'outrage, et bel et bien d'un dénommé Rigaut, Jacques, et d'un certain Bitton, Jean-Luc, l'un qui fut un dada d'époque (1898-1929), l'autre qui est un fada d'épique (1959-...), car ces deux types qui ne se sont jamais *rencontrés* – trente ans séparent la mort de l'un de la naissance de l'autre – se sont tout de même *trouvés* et ont passé quinze ans ensemble, trois lustres pendant lesquels le vivant des deux, biographe de son métier, a lu, fouillé, gratté, farfouillé, ausculté, disséqué, décortiqué, en retraçant, découpant et recousant la vie de son mort – beau cas d'occurrence fortuite comme les aimait Lautréamont : une machine à coudre (Bitton) et un parapluie (Rigaut) sur une table de dissection – afin que, *biographe légiste*, ce bosseur de Bitton retire de son *sujet* tout ce que l'on pouvait en extraire – la tripaille au complet – tout est bon dans le cochon – pour savoir presque tout et quasiment tout – que pourrait-on savoir de plus ? – de ce dadaïste oublié qui à

trente ans, le 6 novembre 1929, dans une maison de santé dite « la Vallée-aux-Loups », non loin de Paris, se tira une balle dans le cœur en ayant pris soin de se couvrir le torse d'un oreiller. Bang ! Son psychiatre s'appelait Henry Le Savoureux.

Quand il se flingue, ce matin-là, au sortir d'une nuit blanche passée à revoir un copain, à rôder dans Paris, à s'enfiler des whiskies, Jacques Rigaut n'est connu que de ses amis, une vingtaine et des poussières mais pas n'importe lesquelles, poussières, que des fines, de la poudre de chasse : Picabia, Tzara, Breton, Soupault, Man Ray, Éluard, Duchamp, Cravan, René Clair, Aragon, Arp, le portraitiste Jacques-Émile Blanche, Cocteau, Gide, Desnos, Leiris, Drieu la Rochelle ; ce beau Rigaut, qui était sans conteste un homme à femmes (Bitton, tout anachronisme assumé, suggère de l'imaginer en un Don Draper de *Mad Men*), avait une cour d'amis moins mâles que malins qui l'admirait autant qu'elle le craignait car, de tous ceux-là qui dans Paris se lancèrent hardiment dans l'aventure du mouvement dada dès l'arrivée de Tristan Tzara en gare de Lyon, il fut le plus dadaïste d'entre tous : « plus dada que dada », dira-t-on de lui – « Tzara était épouvanté par ses blagues », a témoigné l'un de ses proches amis, Paul Chadourne. Duchamp voyait en lui « une sorte de Des Esseintes décadent ». Et pour Georges Ribemont-Dessaignes, dada patenté, c'est le jusqu'au-boutisme de Rigaut qui tua le mouvement, puéril et nihiliste, injurieux envers l'art, qui était né en 1916 au cabaret Voltaire de Zurich.

Ce dada de choc, donc, passé doucement dans l'oubli, Jean-Luc Bitton nous le présente de façon magistrale par un travail de biographe exceptionnellement fouillé qui m'a sidéré et fasciné (on entre ici dans l'atelier d'un biographe !). Son Rigaut (que l'on découvre en entier et en détail, un travail de moine) était un camé sans cesse fauché mais toujours bien sapé de costards (la clope clouée au coin droit des lèvres, le port systématique de lunettes noires avant tout le monde) ; en tant qu'écrivain (si tant est...), il n'a publié que sept articles dans une ou deux revues éphémères. Cela – et autre chose, vous allez le voir de suite – était suffisant pour qu'un mouton s'intéresse à ce ragoût, et Jean-Luc Bitton, fada comme un Homère qui tiendrait son épopée, une odyssée maudite, a sacrifié quinze ans de sa vie pour en savoir beaucoup, tant et tant et plus encore, sur ce Jacques Rigaut, d'autant plus que – ce fut le passeport posthume pour entrer dans l'histoire de la littérature – c'est cet individu nommé Rigaut qui a servi de modèle à son copain Drieu la Rochelle qui, deux ans après la balle au cœur ayant traversé l'oreiller, coucha sur le papier, en idéalisant son histoire, un roman réussi, on va dire son chef-d'œuvre, *Le feu follet*, dans lequel Rigaut s'appelle Alain Leroy, personnage sombre et séduisant, mélancolique à souhait, à peine écrivain et très accro à l'héro, un personnage de *suicidé magnifique* (c'est le titre intrépide que Bitton donne à son ouvrage) qui, de surcroît, pour les cinéphiles, aura eu, grâce au film que Louis Malle réalisa en 1963 en adaptant ce roman de Drieu, les traits du mélancolico-séduisant comédien Maurice Ronet errant en noir et blanc (entre Jeanne Moreau et Alexandra Stewart) dans le Paris des années 60. Malle, jouant le cinématographiquement correct, a décroché le personnage de l'héro, à l'écran il n'y est qu'alcool.

Les lecteurs de Julien Gracq savent-ils que ce même Jacques Rigaut a servi de modèle au romancier d'*Un beau ténébreux* ? Gracq, qui a fréquenté les surréalistes dans les années 30, a maintes fois entendu les récits de Desnos et de Breton sur le passage de Rigaut parmi eux et sur sa fin tragique, et s'est inspiré de lui pour écrire et revêtir de jais le personnage *ténébreux* de son second roman, paru en 1945, cet Allan Murchison qui vient rejoindre, dans un hôtel de la côte bretonne, un groupe d'intellectuels qui se morfondent et qui se sentiront peu à peu envoûtés par cet homme élégant, au caractère impudent et impatient, au sujet duquel ils vont nettement réaliser (et contempler) le fait – la certitude ? – qu'il est venu là pour mettre fin à ses jours... « Visiblement cet être est

une provocation, il fascine », écrit Gracq. Un du groupe, qui a connu Allan dans les années de collège, confie au narrateur : « Revenait souvent en lui l'idée si étrange, si peu de son âge, que l'on peut *épuiser* la vie. »

Chez Renaud, dans « Mon bistro préféré », l'estaminet céleste où certains soirs il s'imagine se pintant en compagnie des potes et poètes en allés qui peuplent sa mémoire, Villon, Rimbaud, Doisneau, Brassens, Vian, Reiser, Ferré, on trouve aussi ce dada plus que dada, le Rigaut de Bitton : « Assis autour du poêle il y a Jacques Rigaut / Franquin, Jean-Pierre Chabrol, Prévert et son mégot / Nous parlons de suicide Maurice Ronet arrive / La mort est quelquefois tout un art de vivre ».

GLAS D'OBSÈQUES

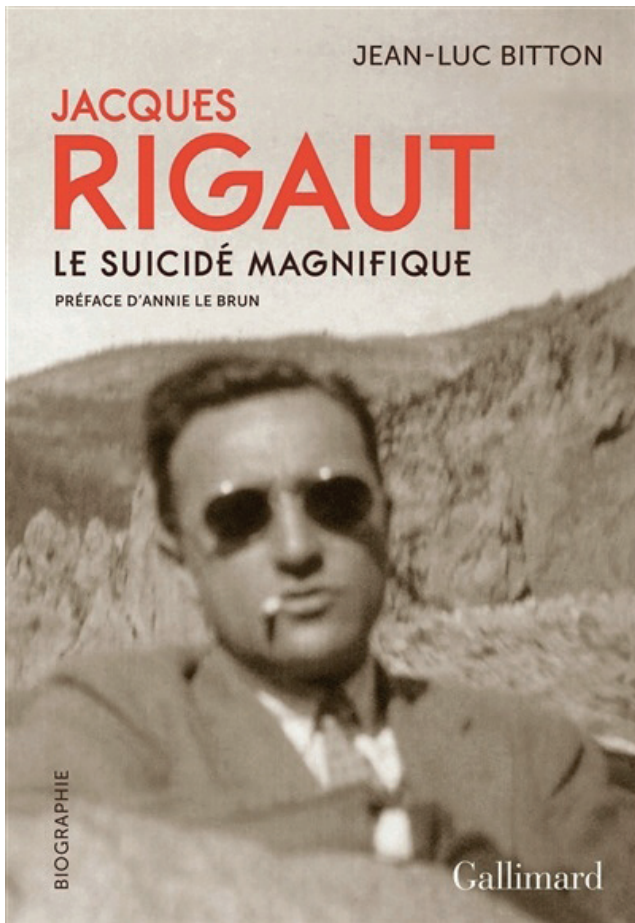
J'ai connu Bitton. Au début des années 1990, il s'était installé à Montréal après avoir terminé, avec le dramaturge et polémiste Raymond Cousse, la biographie (devenue une référence) sur un écrivain d'une importance autrement plus grande que celle de Rigaut, mais un écrivain qui avait aussi été victime de l'oubli durant trois décennies après sa mort survenue à quarante-sept ans en 1945, Emmanuel Bove, né comme Rigaut en 1898. Ah, le cher Bove ! Je viens de le relire en confinement mollet dans ces jours suspendus de mars et d'avril 2020... Un écrivain du pressentiment, du malheur.

Nous avons longuement parlé de Bove, Bitton et moi, à l'époque, ses romans venaient de reparaître au Castor astral (il faut se procurer la brique de neuf titres – dont *Mes amis* et *La coalition*, purs chefs-d'œuvre – parue en 1998 chez Flammarion, *Romans*, collection « Mille & une pages ») ; j'étais allé chez lui, avenue De L'Épée au nord de Van Horne ; son modeste quatre et demie était bondé de livres, il m'avait prêté un petit bouquin rare et rouge qui réunissait les soixante-dix critiques parues de 1932 à 1935 à propos du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, papiers écrits à chaud et signés par les plumes oubliées de la critique littéraire d'alors et dont les noms tintent à mes oreilles comme autant de glas d'obsèques, Gonzague Truc, Jean Pallu, Noël Sabord, Gille Anthelme, Madeleine Israël, René Trintzius, Lucienne Crespin, Jean Cabanel, Léon Def-foux..., d'autres encore, mais aussi Léon Trotski qui n'est pas disparu de nos esprits et dont l'incipit de l'article qu'il envoya à *The Atlantic Monthly* était on ne peut plus bel et clair : « Louis-Ferdinand Céline est entré dans la grande littérature comme d'autres pénètrent dans leur propre maison. »

Je ne me souviens pas qu'il m'ait alors parlé de Rigaut, Bitton, nous ne nous étions vus que deux ou trois fois, jasant longuement de Bove, de Céline, de Beckett, de Raymond Cousse, son collègue qui, après leur travail sur Bove et avant même la parution de la biographie menée en commun, s'était suicidé en décembre 1991 ; il fila par la suite au Mexique, je crois, il avait alors trente-cinq ans, Bitton, c'est en 2003 qu'il s'attela pour de bon à cette méticuleuse et franchement maniaque biographie de Rigaut parue en 2019 chez Gallimard. Depuis 2005, son blogue, intitulé « Jacques Rigaut, l'excentré magnifique », qu'il a sans cesse nourri durant toutes ces années de travail consacrées à son sujet, où il a brassé son *ragoût*, est en quelque sorte le *work in progress* d'un biographe à l'œuvre et c'est dans l'atelier de Bitton (blogue et bio) que je souhaite vous donner ici l'impulsion d'entrer.

MÉCHANT MÉLANGE

En refermant cette biographie colossale de sept cent huit pages, colossale par sa recherche mais aussi par rapport à la minceur de l'œuvre littéraire de Rigaut (un seul livre fait d'aphorismes, *Écrits*, paru chez Gallimard en 1970, réédité en 1997), vous saurez tout d'un homme qui dédaigna la littérature, qui se refusa au moindre travail rémunéré (un Bartleby de Paris), qui collectionna des boîtes d'allumettes (vous saviez que cela s'appelle la *philuménie* ?), qui accumula les dettes, fréquenta des femmes riches, en épousa une à vingt-quatre ans, une



Américaine de trente-deux ans qu'il quitta aussi vite, qui joua aux échecs avec Marcel Duchamp, un bel homme qui a vite rendu publique sa « vocation au suicide » dans un après-guerre où son meilleur ami, le seul véritable, l'ami d'enfance, l'inséparable, n'était plus, Maxime François-Poncet, tué à vingt ans par un éclat d'obus durant la sale 14-18.

Ce Rigaut était, à la française, un Beau Brummell, aussi dandy que dada, méchant mélange, mais ce *personnage* réel nagea, d'où l'intérêt historico-littéraire de ce « Rigaut de Bitton », dans une eau-de-vie, eau de Cologne ou de Seltz, brasse ou papillon, avec les grands crawleurs de l'art moderne de son époque, les années 20 du 20^e siècle, dites les Années folles, années Picabia et Picasso, Arp et Aragon, Drieu et Duchamp, années insouciantes et pétaradantes où l'on ne savait pas que l'on n'était garé qu'entre deux guerres, que la der des ders n'était pas la der des ders. Tout compte fait, lui, Jacques Rigaut, qui selon Ribemont-Dessaignes « cachait et dévoilait parfois une absence d'espoir complète, un goût pour le néant, une disposition au suicide », sut fièrement tirer la leçon de sa conduite, la logique de sa superbe, la rigueur de sa dialectique, ce qu'il fit comme un grand (« Je serai un grand mort », avait-il écrit sur une feuille détachée) ce matin-là du 6 novembre 1929 à la Vallée-aux-Loups dans la chambre d'une clinique de désintoxication en prenant bien soin, après avoir fait sa toilette et s'être étendu sur le lit, de poser l'un des oreillers entre son cœur et le browning, de sorte sans doute à limiter le dégât et à assourdir le bruit.

Un suicidé magnifique, en effet. Je pense forcément à celui, en habit de soirée, qu'a délibérément peint Manet.

Dans l'une des pages de ses *Écrits*, parus quarante ans après sa mort, un tas de feuilles éparses et délaissées mais non détruites que l'on a retrouvé sous le lit où il s'était enlevé la vie, Jacques Rigaut avait noté, prévenant et défiant son monde : « Essayez, si vous le pouvez, d'arrêter un homme qui voyage avec son suicide à la boutonnière. » ■

JACQUES RIGAUT. LE SUICIDÉ MAGNIFIQUE
Jean-Luc Bitton
Préface d'Annie Le Brun
Gallimard, 2019, 708 p.